



Luxemburger Schulfreund

BULLETIN DE L'UNION CATHOLIQUE
DES INSTITUTEURS ET INSTITUTRICES
DU GRAND-DUCHÉ DE LUXEMBOURG

Erscheint in 12 Nummern.
Jahresabonnement: 18 Franken.
Postscheckkonto: Nr. 2551.

Schriftführer
Paul Nöesen, Kreuzgründchen
Luxemburg.

Nr. 1

Januar 1927

56. Jahrgang

INHALT — SOMMAIRE

Le nouvel an 'de la rédaction. — Erneuerung. — Unser Volksgesang. — Stillbeschäftigungen im Sinne Hugo Gaudigs. — Die Heimatgemeinde. — Aus alten Chroniken — Im Wechselrahmen. — Dem Leiter des „Deutschen Instituts für wissenschaftliche Pädagogik“ zum 50. Geburtstag. — Theodor Bassing †. — Un brevet d'il y a cent ans. — Rundschau. — Luxemburger Lehrer-Unterstützungsverein. — L'Art à l'Ecole. — Luxemburger Novitäten. — Bücherschau. — Jugendbücherschau.

Luxemburg. — Buchdruckerei Jos. BEFFORT.

BUCHHANDLUNG P. ERNSTER

Telephon 34-87

LUXEMBURG

St. Nikolaus- u. Wilhelmstr.

Anerkannt billigste Bezugsquelle für Büro- u. Schulbedarf.

Bücher für Schulbibliotheken, deutsche und französische Literatur

Zeitungen, Zeitschriften, Landkarten, Drucksachen.

Für Lehrer günstigste Bedingungen.



MAISON DE MUSIQUE

KREIN-SCHILTZ

Succ. M. SCHILTZ

23. Avenue de la Liberté

LUXEMBOURG

Téléphone 41-51

Pianos, Gramophones

Violons, Mandolines,

Guitares, Cithares, etc. etc.

Musique classique et moderne

Echanges - Réparations - Accords

Kaufen Sie Ihre Bücher mit Vertrauen

bei

BUCK, Paradeplatz

Personnel Enseignant!

Professeurs! Instituteurs & Institutrices!

Achetez vos vins en toute confiance à la Maison

Raoul PETIT, 4, Avenue de la Porte-Neuve, Luxembourg
(Café Royal, 2^me étage)

Grand choix de vins de table blancs et rouges

Bordeaux et Bourgognes, garantis d'origine

Vins de Liqueurs: Porto, Madère, Malaga, Muscat, etc.

Liqueurs fines et Champagnes

Références de tout premier ordre

— Demandez Prix - Courant général —

— Téléphone: 46-99 —

660

Luxemburger Schulfreund

Nr. 1

Januar 1927

56. Jahrgang

Le nouvel an de la rédaction

Le temps, cette image mobile
De l'immobile éternité.

La lecture de ces deux beaux vers de Lamartine a ramené une fois de plus sur nos lèvres l'exclamation peu nouvelle mais toujours vraie et pratiquement négligée: Comme le temps passe! Heureusement que, à certains intervalles, à une fin d'année par exemple, on s'arrête, on réfléchit.

La rédaction consciencieuse a doublement raison de le faire et de se poser la question: Quel est le bilan de l'année passée?

Certes, de beaux résultats ont couronné nos efforts. Des adhésions nouvelles ont été enregistrées. Les encouragements, les approbations ne nous ont pas fait défaut. Nous remercions sincèrement ceux qui nous ont donné ce précieux appui moral.

Mais il y a le revers de la médaille. Et nous soulignons des deux mains cet aveu de Joseph Lotte, le fondateur du Bulletin des Professeurs catholiques de l'Université: «Rien n'est plus pénible pour le gérant d'une feuille honnête que de trouver dans son courrier, salis, flétris, quelques-uns de ces Bulletins qu'il avait envoyés nets et braves à la conquête d'une amitié.»

Oui, nous aussi, à chaque fin d'année, nous partageons le sort de toutes les revues en perdant des abonnements, pertes parfois bien sensibles, causant des lacunes douloureuses et difficiles à combler par les rares adhésions des jeunes. Oh les jeunes, les débutants! Nous n'ignorons pas la situation difficile de beaucoup d'eux, due à la pénurie des places vacantes.

Et c'est pourtant à eux, c'est surtout à eux que nous adressons un chaleureux appel de ralliement. Jamais ils ne regretteront de s'être liés avec nous. Notre grande préoccupation n'est-elle pas de suivre, dans la mesure de nos faibles forces, l'exemple du divin Précepteur, de donner un enseignement chrétien, d'affermir la jeunesse dans la voie de la vérité? Cela ne nous empêche pas de nous occuper vigoureusement des intérêts matériels du personnel enseignant, de donner de précieux conseils pratiques, de traiter des sujets d'examen, d'aborder les grandes questions pédagogiques actuelles, de faire la critique de la littérature professionnelle contemporaine. De l'avis de tous, notre organe, après une carrière de 55 ans, est toujours à la hauteur, tant pour le fonds que pour la forme.

Rappelez-vous enfin la brillante, assemblée générale du 16 septembre, les vibrants discours du chanoine Dr. Mack et de notre excellent collègue Friedrich-Dudelange. —

Nous nous adressons aussi à ceux qui se tiennent à l'écart et semblent se désintéresser de tout. Nous savons fort bien que ce sont les plus durs à remuer et à faire revenir. Il le faut pourtant. L'égoïsme et l'indifférence sont la cause de bien des malheurs. Catholiques, il leur faut faire profession de foi catholique en apportant à la bonne presse leur secours matériel, et, ce qui plus est, leur appui moral.

Pour la première fois, cette année-ci, nous avons à constater quelques défections parmi les vétérans, les retraités. Serait-ce par rapport au prix? — Il y a 50 ans, le prix d'abonnement, 4 francs, était relativement beaucoup plus élevé qu'aujourd'hui. Et puis, n'est-ce pas de l'économie fort mal placée? Allons, les vieux amis, revenez à nous! aidez-nous, comme par le passé, à soutenir les grands principes, bases de l'éducation et de l'instruction catholique! Jamais, croyez-y bien, vous ne regretterez cette petite dépense. C'est de l'argent qui portera bonheur à vous et aux vôtres.

Chers amis et collègues! Les grands problèmes de l'École chrétienne sont plus que jamais d'une importance capitale, d'une brûlante actualité. Les devoirs de l'heure présente réclament impérieusement le concours de tous les hommes de bien, de tous les amis de l'idéal catholique. Serrons les rangs pour faire face aux attaques de l'ennemi qui veille!

Devant nous se dresse, à la fin du centenaire, la grande figure de saint François d'Assise, l'idéalisme incomparable du «Poverello», et à côté de lui la figure angélique de saint Louis de Gonzague, l'idéal de l'enfant dans sa plus pure et sublime conception.

Que faut-il davantage pour nous entraîner et nous encourager?

Vive notre cher organe, vivent les grands principes, qu'il cherche à propager et à faire rayonner!

Nous terminons en présentant à nos chers collaborateurs, amis et lecteurs nos meilleurs vœux de bonne, sainte et heureuse année.

La Rédaction.

Erneuerung.

Hinc incipit vita nova: Hier beginnt ein neues Leben. An einem Wendepunkt seines schicksalschweren Daseins klang also die innre Stimme in Dantes Brust.

Geistig Neujahr feiern, was heißt das anders, denn ein neues Leben beginnen, in sich und über sich nach höhern Zielen spüren, und, sind diese

erspähnt, seinen Willen, gleich einem schnellen Pfeil, beflügeln, daß er in gradem Flug ihnen zustrebt.

Das wär' eine Neujahrsbetrachtung, des Nachdenkens würdig, an dem Tag besonders, da die leeren, ausgelaugten Wunschformeln uns, gleich lästigen Mücken, unschwärmen.

Jeder Mensch trägt in sich das bestimmte Gebot, *seine* Lebensaufgabe zu erfüllen. Wächst diese, gleich der unsern, über Raum und Zeit hinaus, so lastet sie doppelt schwer auf ihren Trägern und mahnt umso öfter und dringender zu Besinnung und Einkehr.

«Christliche Erziehung und Schulung der Jugend stellt einen erhabensten Teil des göttlichen Lehrauftrags dar»: also der Papst in seiner letzten öffentlichen Ansprache. An der Ewigkeit mißt sich mithin unsre Aufgabe, mißt sich unser Schaffen und Streben, unser Handel und Wandel. Wir dürfen nicht erdbefangen und — gebunden gleich andern wirken. Dem Wahn müssen wir uns entringen: es schließe die Vermittlung rein menschlichen Wissens den Horizont unsrer Mühn und Sorgen.

In der Atempause der Seele — die für uns besonders der Neujahrstag bildet — heißt es, sich wieder klar werden über *unser Wohin*. Wir kommen nicht daran vorbei, um der tausend Suchenden willen, die sich, segnend oder fluchend, nach uns richten werden.

Aus dieser geklärten Zielstellung, aus dem Bereitsein, sie männlich entschlossen anzustreben, ergibt sich die erquickende Grundstimmung der Sicherheit in Weg und Wirken, ohne die ein Erzieher im Drang des Lebens verirrt. Nicht aus leichtem Gefühlsrausch erblüht diese Gewißheit, nicht aus Traum und Bequemlichkeit. Eiserner Wille nur, sich selbst zu meistern und sein Schicksal, an Menschen und Dingen zu wachsen, über sie hinauszuwachsen, verbürgt den Erfolg.

Diesen Siegerwillen erzwingt nur der grad und ehrlich Aufwärtstrebende, den keine Sorge beugt und kein Mißerfolg knickt, der sich wappnet mit einem mutig-trotzigen «Dennoch» und dem heilandmilden «Mich erbarmt das Volk.»

Vor Stürmen ist niemand geborgen. Sie sind Menschenlos: alle Kreatur seufzet bis nun! Aber den Stürmen gewachsen bleiben, in und mit den Stürmen erstarken, Widerstände brechen und Gegensätze überwinden, innerlich reifen in äußerem Drang: das können wir nur, wenn wir am Hochziel unsers Lebens, an der eignen innern Vollendung unerschütterter festhalten, wenn wir im Staub der Gassen den Blick nach den reinen, ewigen Sternen nicht vergessen.

Wer sich diesen Schatz in das neue Jahr mithinüberrettet — und wir Lehrer müssen das alle, um derentwillen, die auf uns, als ihre Meister,

schaun — der hat sich ein köstlich Gut bewahrt. Die Schulmeisterei mag ihn manchmal ein tönerner Götze dünken, dem er sein Herzblut opfert. Und in aufbegehrendem Haß möcht' er ihr den Rücken wenden. Die Neujahrsgesinnung wird ihm ihr Excelsior zuflüstern, bis er, in erlösendem Hoffen, seinen Kreuzweg zwingt. Sie hat ihm das geistige Rüstzeug, hat ihm Wehr und Waffen neugeschmiedet zum Kampf gegen innern und äußern Feind. Weder vor den Mühen des Standes, noch vor den Schlägen des Lebens wird er sich weibisch zeigen und kapitulieren.

Unser Glaube heißt uns, die Ankerplätze unsrer Welt- und Lebensanschauung im Überirdischen wählen. Unbehindert, weil irdisch losgelöst prüfen wir von diesem erhabnen Standpunkt des «Lebens Traum und Schattenspiel und Narrenstreich» und weben in die hohle Komödie des vergänglichen Daseins die goldnen Ewigkeitswerte hinein.

Indem wir so das Endliche, das stofflich Gebundne in uns überwinden, befreien wir uns zutiefst aus des Lebens Widersinn und steigen, in sieghaftem Vertrauen, die Jakobsleiter höher und höher hinan, gottzu.

Wer seine Neujahrsbesinnung zu diesem erhabnen Ziel hin ausweitet, wer im Einklang mit dem Höchsten seine Lebensaufgabe zu lösen trachtet: nicht Lebensnot noch -leid wird ihn je zermürben und bezwingen. Gestählt geht er aus jedem neuen Kampf hervor gemäß dem alten, trutzig-stolzen Spruch:

«Was mich nicht umbringt,
macht mich stärker.»

Unser Volksgesang.

In Nr. 2 der jüngst erschienenen Monatsschrift «D'Musek», offizielles Organ des Musikersyndikates des Großherzogtums, nimmt ein mit J. M. unterzeichneter Artikel Stellung zu den Leistungen unserer Gesangvereine. Der Verfasser stellt einerseits fest, daß die Instrumentalmusik besonders in den Industriegegenden erfreuliche Fortschritte macht, während andererseits die «Vokalmusik», von wenigen Ausnahmen abgesehen, nur so vegetiert. Der Ursachen für diese unsäglich traurige Erscheinung gibt es viele und jeder Gesangesfreund bedauert, diese Feststellung im ganzen Lande machen zu müssen. Es wird nicht mehr gesungen.

Eine Hauptursache, weshalb die Gesangvereine nicht aus dem Marasmus kommen, soll im Mangel an Dirigenten, die sich auf die Diktion, resp. Gesetze der Harmonie und Komposition verstehen, bestehen. Das mag bis zu einem gewissen Grade wohl stimmen; jedenfalls dünkt es mich sehr zweifelhaft, ob auch in jeder Hinsicht tüchtige Leiter unsern Gesangvereinen

zum Aufstieg verhelfen können. Eine Besserung der Verhältnisse erwartet der Verfasser von der Organisierung von Dirigentenwochen; von einem Fachblatt, das dem Chorleiter bei Auswahl, Aufführung und Behandlung der Lieder treffliche Fingerzeige geben soll. Diese Bestrebungen des Musikersyndikates sind in jeder Hinsicht anerkennenswert und verdienen die finanzielle und moralische Unterstützung eines jeden echten Volks- und Gesangfreundes. So wirksam die geplanten Maßnahmen auch sein mögen, meiner Ansicht sind sie nie im Stande, den Aufstieg des Volksgesanges zu garantieren, da sie das Übel nicht an der Wurzel fassen. Es ist nicht der Zweck dieses Artikels, die mannigfaltigen Ursachen der Dekadenz des Gesanges, die sich mit dem englisch-amerikanischen Tanzmusikimport schnell vollzogen hat, zu untersuchen.

Die Kunst dem Volke, heißt es. Der Volksgesang, diese echte, natürlichste, am leichtesten ausführbare Kunst, ist dem Volk, dem Leben entrissen worden. Sie ist Beruf, Ware, Fach, Broterwerb geworden. Unser Volk ist heute größtenteils gesänglich verwaist; die organische Verbindung der so bildenden Tonkunst mit dem Leben ist vollständig aufgelöst; die Silberfäden, die Gesangliebende und aus reiner Liebe Gesangpflegende zum friedlichen, geselligen Kreise ungeschlungen, sind gewaltsam zerrissen worden. Das ist eine traurige Wahrheit.

Wann wird heutzutage noch gesungen? Die Antwort überlasse ich den werten Lesern. Nicht mehr bei feierlichen profanen Veranstaltungen, nicht mehr in den gemütlichen Stunden geselliger Unterhaltung, nicht mehr in der Werkstatt, nicht mehr bei der Arbeit. Ja Gesang und Leben sind heute zwei völlig getrennte Dinge. Die Stelle eines Dorfkantors, die noch vor 10 Jahren die ehrenvollste des Dorfes war, ist heute bei der geringen Entschädigung, die sich unsere Kirchenfabriken leisten können, schwer zu besetzen. Auf dem Lande sind in dieser Beziehung die Verhältnisse trauriger als in der Stadt. Es besteht vielfach die Ansicht, Gesang sei heute Sache derjenigen, die dafür bezahlt seien. Das entspricht ja auch den materialistischen Anschauungen, die heute auf unsern Bauerndörfern unter allen Formen grassieren. So bedauern denn alle wahren Gesang- und Volksfreunde den Verlust dieses höchst wertvollen Kultur- und Gemeingutes. Mit dem Verfall des Volksgesanges ist ein gut Stück Gemütlichkeit, Dorffrieden, Idealismus und Volkstum zu Grabe getragen worden.

Es ist die Frage der Hebung des Gesanges auf unsern Dörfern vor allem eine pädagogische. Von der Schuld am Niedergang des Gesanges kann unsere heutige Schule, — es ist ein hartes Wort für einen Lehrer — ein gutes Teil auf ihr Schuldkonto buchen. In dieser Hinsicht sowie in verschiedenen andern Beziehungen hat die Primärschule den Kontakt mit dem

Leben vollständig eingebüßt. In richtiger Erkenntnis der Verhältnisse — vielleicht zu spät — haben sich denn heute Vereine gegründet, (Luxbg. Sprachgesellschaft — Landwöl u. a.) die ihre Bestrebungen restlos in den Dienst der Heimatkultur setzen.

Der Schule als Hüterin der Kulturgüter, als kulturvermittelndes Institut, fällt die schwierige Aufgabe zu, die Brücke von Kunst und Volk, — gemeint ist vor allem die Gesangeskunst — wieder aufzubauen. Jeder Leser weiß, welchen Platz dem Gesang im amtlichen Lehrplan angewiesen ist und wie oft ihm dieses Recht noch geschmälert wird. Unser Volk muß vor allem wieder singen lernen. Nachdem der Gesang wieder zum Bedürfnis geworden, sozusagen in Fleisch und Blut übergegangen ist, dann erst können wir bessere Resultate von unsern Gesangsvereinen erwarten. Diese Blutauffrischung kann nur in der Schule erfolgen und ihren Ausgang vom Volks- und Kirchengesang nehmen. In dieser Beziehung fehlen uns eine Sammlung alter Volksmelodien und — gesangbegeisterte Lehrer.

M.-M.

Stillbeschäftigungen im Sinne Hugo Gaudigs.

Die Stillbeschäftigung gehört zu den von dem methodischen Schrifttum stiefmütterlich behandelten Gebieten. Wie viele Hilfswerke stellen sich dem Lehrer für seinen direkten Unterricht zur Verfügung! Er hat die Qual der Wahl. Aber für die außerordentlich wichtige Stillbeschäftigung ist der Lehrer auf eigenes Suchen angewiesen und so steht denn besonders der Anfänger vielfach ratlos da, wenn es gilt, Stillbeschäftigungen aufzugeben, in denen nicht bloß leeres Stroh gedroschen wird. Darum ist dem Lehrer jede Hilfe willkommen, die ihm in dieser Hinsicht die Vorbereitung erleichtern und den unterrichtlichen Erfolg steigern helfen will.

Weil das Lehrpersonal des Landes in den Weihnachtstagen eine Neuerscheinung zugestellt erhielt, die dieser Aufgabe denen will, ist es nicht notwendig, an dieser Stelle näher darauf einzugehen. Ein jeder konnte sich seine Meinung selbst darüber machen. (Mit dem Verfahren, mit dem dieses Büchlein verbreitet wurde, können wir uns nicht einverstanden erklären: wir sind überzeugt, im Sinn unserer Leser zu handeln, wenn wir uns für die Zukunft derartige «Ansichtssendungen», von welcher Seite sie auch kommen mögen, ausdrücklich verbitten). Es soll aber nachstehend auf eine Broschüre aufmerksam gemacht werden, die für die Stillbeschäftigung nützliche Winke geben kann, wenn auch manches für unsere Verhältnisse unbrauchbar ist. Anregend wirken kann sie auf jeden Fall. Sie trägt den Titel: «*Die Stillbeschäftigung in der neuen Stadt- und Landschule*» (Wien, Österreichischer Bundesverlag für Unterricht, Wissenschaft und Kunst). Ihr

Verfasser, *Jos. Schmiedinger* bekennt sich als Anhänger der Pädagogik Hugo Gaudigs, die er auf den ersten Seiten seiner Schrift in ihren Grundzügen darstellt. Er sieht es als Gaudigs Verdienst an, die große didaktische Bedeutung der stillen Beschäftigung erfaßt zu haben. «Er (Gaudig) sieht in ihr nicht — wie die meisten Landlehrer — ein notwendiges Übel, das infolge des Abteilungsunterrichtes eben auftreten muß, sondern eine überaus *wertvolle* Form der Selbsttätigkeit». An anderer Stelle nennt Schmiedinger die Stillbeschäftigung einen Grundstein der neuen Schule. Er denkt bei seinen Vorschlägen vorzugsweise an die Mittel- und Oberstufe, während er der Unterstufe nach wie vor hauptsächlich *mechanische* Übungen zuweist, denn ohne *Fertigkeit* im Lesen, Schreiben und Rechnen sei die Stillbeschäftigung im Sinne Gaudigs ein Ding der Unmöglichkeit.

Ehe aber die Stillbeschäftigung einsetzen kann, muß der Schüler die *Arbeitstechnik* gelernt haben. Der Schüler muß zuerst gelernt haben *wie* man einen freien Aufsatz macht, *wie* man sich in ein Lesestück vertieft usw. *Dann* erst kann er selbständig arbeiten. Selbständig arbeiten kann er nur in der stillen Beschäftigung, die auch die beste *Schulung* für den *nachschulischen* Bildungserwerb ist und der Psyche des Land- wie auch des Stadtkindes entspricht. «Die dem Landkinde eigentümliche Konzentrationsfähigkeit und Ausdauer in der Arbeit befähigt es zur Bewältigung größerer Aufgaben, für die im direkten Unterrichte die Zeit fehlt». Das Stadtkind, dem eine fluktuierende Aufmerksamkeit eigen ist, findet in der Stillbeschäftigung einen Zwang zur Konzentration.

Welches sind nun die nach Schmiedinger didaktisch wertvollen *Stillbeschäftigungsarten*? Es sind folgende:

1. Das Suchen von Arbeitswegen.
2. Das Versenken in das Schrifttum und in das Bild.
3. Die Beurteilung von Schüleraufsätzen.
4. Vertiefende Stillbeschäftigung in der Naturkunde.
5. Das Versenken in die geographische Karte.
6. Die Bildung von Rechenaufgaben.
7. Die Beobachtung.
8. Die Anlage einer Schülerheimatkunde.

Versuchen wir durch Beispiele darzutun, was der Verfasser mit vorstehend aufgezählten Selbstbetätigungsarten meint.

Das Suchen von Arbeitswegen. Aufgabe: Eine Küche ist 4,3 m. lang und 4 m. breit. Sie wird mit rechteckigen Platten von 30 cm. Länge und 28 cm. Breite belegt. Wieviel Platten braucht man? Jeder Schüler legt in stiller Arbeit den *Arbeitsweg* fest:

1. Fl. d. B. 4.3×4 .
2. Fl. d. P. 0.30×0.28 .
3. Fl. d. B.: Fl. d. P.

Aus dieser Festlegung des Arbeitsweges ersieht der Lehrer sofort, ob der Schüler bei der Lösung der Aufgabe richtig gedacht hat. Für die Bildung von Aufsätzen verlangt Schmiedinger ebenfalls das Festlegen von Arbeitswegen — das *Disponieren* der alten Schule.

Das Versenken in das Schrifttum. Dieser Teil ist besonders ausgiebig behandelt. Der Verfasser zeigt wie naturkundliche, geographische und moralische Lesestücke mit Nutzen vom Schüler in stiller Beschäftigung gelesen werden können. Z. B. stellt er für moralische Stücke dem Schüler folgende Fragen: Was sagst du zur Handlungsweise der in der Erzählung auftretenden Personen? Wie hättest du gehandelt? Vor der Behandlung des Stückes durch den Lehrer muß der Schüler also das Stück *denkend* zu erfassen suchen, eine gute Vorbereitung zum späteren Bildungserwerb durch das Buch. Für die *Bildbetrachtung* gibt Schmiedinger zwei Methoden an, die sich besonders zur Stillbeschäftigung eignen, das *Komponieren* des Bildthemas durch die Schüler und das Suchen der *Wechselbeziehungen* zwischen der Überschrift und der Ausführung. Im ersten Fall muß der Schüler angeben, wie er das Bild zu einer Erzählung malen würde. Wenn dann das Bild gezeigt wird, ist es ihm leichter, die Idee des Künstlers zu erfassen. Bei der zweiten Methode besteht die Aufgabe darin, zu untersuchen, *wie* der Künstler auf dem Bilde seine Idee dargestellt hat. Es ist die Bildbetrachtung nach der Meinung Schmiedingers äußerst wertvoll, nur muß sie nach gewissen *Richtlinien* geübt werden. Die Beurteilung von Schüleraufsätzen möchten wir doch dem Lehrer vorbehalten und übergehen daher dieses Kapitel, ebenso das über die vertiefende Stillbeschäftigung in der Naturkunde, zu der wir in unsern Schulen kaum Zeit finden. Was Schmiedinger aber über das Versenken in die geographische Karte sagt, verdient auch von uns beherzigt zu werden. Nach ihm können die Schüler bei etwas Übung *allein* finden (stille Vorbereitung auf die *Behandlung eines Landes*):

1. die Grenzen des Landes.
2. die wichtigsten Gebirge.
3. die wichtigsten Eisenbahnverbindungen.
4. die wichtigsten Flüsse.
5. die größten Städte.

Der Anleitung zur Bildung von Rechenaufgaben, wie sie Schmiedinger empfiehlt, ist in unsern neuen Rechenbüchern Rechnung getragen. Es sei deshalb auch nur daran erinnert.

Dieser kurze Hinweis kann den Reichtum an Anregungen und Anweisungen des Büchleins nur schwach andeuten; die eigene Lektüre desselben aber wird zu einer höheren Wertschätzung der stillen Beschäftigung führen. Sie wird sich dem, der sie im Sinne Gaudigs und seines Schülers Schmiedinger behandelt, als ein vollwertiges Unterrichtsmittel, als ein wesentliches Stück der wohlverstandenen Arbeitsschule erweisen.

P. N.

Die Heimatgemeinde.

Eine methodische Skizze.

Es ist bekannt, daß die schulgemäße Einführung in die geographischen Grundbegriffe manche Schwierigkeiten bietet und in zahlreichen Fällen für Lehrer und Schüler unter gähnender Langeweile sich abwickelt. Diese Erscheinung beruht ausnahmslos auf methodischen Fehlgriffen und ist das Resultat einer richtigen Mißhandlung der betreffenden Unterrichtseinheiten. Wenn es wahr ist, daß alles Lernen von direkter Anschauung ausgehen und sich zu innerem Erleben gestalten soll, um im Kinde geistige Kräfte zu wecken, so gilt dies in besonderm Maße von der Heimatkunde als Ausgangs- und Angelpunkt jeden erdkundlichen Unterrichts.

Also heraus aus der dumpfen Schulstube! Erwandern und erschauen wollen wir uns die nächste und nähere Umgebung des Wohnortes mit allen Schönheiten und Eigentümlichkeiten. Kinderaugen blicken so scharf, Kindereindrücke haften so tief, wenn sie irgendwie seelisch Wurzeln schlagen können! Das Fleckchen Land, das wir engere Heimat nennen, mag uns alle Geheimnisse offenbaren und uns befähigen, nah und fern in den Zügen der Mutter Erde zu lesen.

Nachfolgend soll in großen Linien gezeigt werden, wie die Schulkinder von Weiler sich ihre Heimatgemeinde Pütscheid erarbeiten. Damit möchte ich beileibe nicht allgemeingültige Richtlinien erteilen, sondern nur Anregungen geben; denn nicht nur sind die Verhältnisse in jeder Gegend anders gelagert, sondern auch die Methode des wahren Schulmannes wird in ihren feinsten Auswirkungen subjektiv sein, wie ja jeder gutgekleidete Mensch sich sein Kleid eigens zuschneiden läßt. Nach welchen Gesichtspunkten man aber auch den Stoff anordnen mag, wie man die gemeinsamen Ausgänge auch organisieren mag, persönliche Beobachtung der Schüler ist unumgänglich nötig.

Vorbereitung des Lehrganges. — Als Voraussetzung gilt, daß der Wohnort als solcher in früheren Lektionen besprochen wurde. Der Lehrer legt nun nach reiflicher Überlegung und persönlichen Wandrungen die Etappen des Klassenausfluges fest. Dieser muß in Hinsicht auf die

gewünschten Ergebnisse genau vorbereitet sein, wobei für unvorhergesehene Kleinigkeiten und unmittelbares, zwangloses Erleben noch genügend Raum übrig bleibt. Wenn nur irgend möglich, ist ein Aussichtspunkt anzustreben, der einen freien Blick über das ganze Gebiet oder doch über den größten Teil der Gemeinde gestattet. In manchen Fällen mag es angezeigt sein, mehrere Lehrgänge zu unternehmen, um einen lückenlosen Überblick zu gewinnen.

Eine Vorbesprechung macht die Kinder mit dem Ziel des Ausfluges bekannt. Die zur Gemeinde gehörenden Ortschaften werden genannt und bieten reichlich Gelegenheit zur freien Aussprache und zum Austausch bereits gemachter Erfahrungen und Erlebnisse. Im Pfarrdorf Merscheid ist schon jeder Schüler gewesen. Mehrere waren auch hinüber gegangen nach Gralingen oder hinabgestiegen ins zerklüftete Ourtal.

Nun ist die frohe Schar zum Aufbruch fertig. Hammer, Sandschaufel, Sammelbüchse und ein zusammengerolltes Zeichenblatt liegen auf dem Pulte bereit. Jeder möchte Trägerdienste leisten. Der Lehrer aber hat Farbstifte eingesteckt.

Der Lehrgang. — Das Dorf hinunter! Gleich hinter den letzten Häusern lispelt die Staal in ihrem schmalen Bettchen und schlängelt sich unter der Brücke durch. Dort wird ein erster Halt gemacht. Wie ist das Wasser so klar! Es schimmert so blau wie Stahl, sagt mein Vater. Also daher der Name. Wir wissen schon, von wo das Bächlein kommt! Ach ja, in den sumpfigen Wiesen dort oben, in «Altweiler» hat es seine Quelle. Da wo der Waschplatz ist. Mein Großvater erzählt immer, dort habe vor langer Zeit das Dorf Weiler gestanden; als aber die Pest kam, baute man es hier unten neu auf. — Nun wollen wir die beiden Ufer untersuchen. Hier macht das Bächlein eine Krümmung. Schau, das rechte Ufer ist ganz unterhöhlt. Bald wird es einfallen. Und dann ist die Krümmung größer geworden. Am linken Ufer hat sich feiner Sand gesammelt. Dort fließt das Wasser nämlich weniger schnell. — Wenn wir dem Bächlein folgen könnten, stundenweit! Ich habe den Weg schon gemacht, als ich mit meinem Vater nach Diekirch war. Die Landstraße folgt der Staal in allen ihren Windungen durch das wunderschöne, stille Tal. Oberhalb Brandenburg fließt das Bächlein in die Blees. Ach ja, die Blees! Die haben wir doch schon gesehen! Dort drüben zwischen Merscheid und Hoscheid kommt sie durch. Sie bildet zu der Seite die Grenze unserer Gemeinde. Herr Lehrer, ich weiß noch, wie wir letzten Sommer auf unserm Spaziergang die Fischlein in der Blees beobachteten. — Also vor Brandenburg ist die Staal verschwunden. Die Blees aber ist stärker geworden und treibt bei Bastendorf schon mehrere Mühlen.

Wir wandern weiter. Gleich liegt das weiße Band der Landstraße Hosingen-Vianden vor uns. Nun weitet sich der Blick. Drunten dehnt sich

das mächtige Ourtal, so tief, daß die Talsohle nicht zu erblicken ist. Herr Lehrer, ich habe die Our schon gesehen, in Stolzemburg. Wir auch! Das ist ein anderes Wasser als unsere Staal. Während der letzten Überschwemmung war ich mit meinem Bruder nach Stolzemburg zur Mühle; mir wurde bange vor den rauschenden Wellen. — Seht nur, wie die Seitentäler sich nach oben verzweigen und schluchtartig zur Our abfallen! In jedem hüpfen ein Bächlein zu Tal. Dort links, an dem «Ackeschterberg» vorbei, der Ackeschterbach; hier gerade vor uns der Grubenbach. Der kommt an der Kupfergrube vorbei. Die Kupfergrube? Nun hebt ein Erzählen an. Richtige und falsche Tatsachen werden in buntem Durcheinander von den Kindern zusammengetragen. Der Lehrer leitet und berichtigt das Gespräch, entwickelt kurz die Geschichte und wirtschaftliche Bedeutung der Grube. Seht ihr dort neben der Straße die eigenartige Vertiefung? Dort hatte man vor langen Jahren einen Probeschacht angelegt, um nach Kupfererz zu suchen. Ähnliche eingefallene Schächte findet man in der Umgebung von Pütscheid und Stolzemburg häufig. Übrigens wird unser nächster Ausflug hinunter zur Grube und ins Ourtal führen, dann werden wir darüber noch mehr erfahren.

Wir folgen der Landstraße in der Richtung Vianden. Auf dem Höhensattel «Kolbrecht» erreichen wir einen ersten Aussichtspunkt. Die von früher her bekannten Himmelsrichtungen werden bestimmt. Dort geht die Sonne auf, dort unter. Der Wind pfeift heute grade von Südwesten, aus dem Regenloch. Nun wollen wir Umschau halten. Dicht neben uns lachen die weißen Häuser von Weiler. Auf der Höhe im Norden lugt der Hof «beim Schmolten», an der Grenze der Gemeinde Hosingen. Diese Grenze folgt dem Ackeschterbach bis zur Our. Nach Osten blinzelt ein Haus von Pütscheid hinter Bäumen hervor, und drunten in der Tiefe, zwischen steilen Bergen, ahnen wir Stolzemburg und Bivels. Gegen Westen ragt der Kirchturm von Merscheid und in der Windrichtung derjenige von Gralingen. Im Süden sucht sich Nachtmanderscheid zu verstecken; desto heller steht in der Sonne der «Grauentein», das Endziel unseres Ausfluges.

Nun kommt wieder Bewegung in die bunte Schar. Bis zum Grauentein machen wir es uns gemütlich. Manche Beobachtungen an Tieren und Pflanzen drängen sich auf, und die Sammelbüchse öffnet und schließt sich. In einem Steinbruch am Straßenrande werden die Begriffe «Schieferstein» und «Grauwacke» gewonnen.

Endlich der letzte Aussichtspunkt! Da sieht man aber weit. Neue Bilder entrollen sich vor unsern Augen. Die Lage der Gemeindedörfer wird nochmals festgestellt. Und schon erregt der geheimnisvolle «Grauentein» an der Straße unsere Aufmerksamkeit. Er soll ursprünglich «Gravenstein»

geheißen haben, weil hier die Güter der Herren von Brandenburg, Stolzenburg und Vianden zusammenstießen. Der Lehrer erzählt aus dieser fernen Zeit und knüpft an an die restaurierte Burg von Stolzenburg und das finstere Schloß Falkenstein in den deutschen Bergen gegenüber Bivels.

Die Sandschaufel her! Im Angesicht der drohenden Berge wollen wir auch Berge und Täler bauen. Die eigentümlichen Formen der benachbarten Kuppen entstehen im Sande. Gemeinsam werden die Begriffe Berg, Tal, Fuß, Gipfel, Abhang, bergauf, bergab festgestellt und überprüft. — Nun wollen wir die Gemeinde Pütscheid im Sand formen! Die Längstäler der Blees, Staal und Our zeichnen sich ein mit einigen Ausläufern. Kleine Zettel an Stäbchen markieren die Dörfer, Steinchen die Landstraßen, Grashalme die Gewässer. Der Lehrer entrollt das Zeichenblatt, und das Gesicht nach Norden, unter Anlehnung an das Sandmodell und unter ständiger Mitarbeit der Kinder bringt er in großen Linien die Karte der Gemeinde Pütscheid zu Papier. Diese einfache Kartenstudie im Angesichte der Wirklichkeit ist für alle Schüler interessant und leichtverständlich.

Einen letzten Blick noch ins romantische Ourtal, und wir treten über Nachtmanderscheid und die Staalstraße den Heimweg an. Hinter uns droht die heidelbeerreiche Kuppe des Ronnenbusches.

Unterrichtliche Ausbeute. — Wertvolles Material haben wir heimgebracht. Die nächste Geographiestunde braucht nur aus dem Vollen zu schöpfen. Die Ergebnisse unseres Lehrganges werden durchsprochen und gesichtet. Der Sandkasten, der so leicht zu beschaffen ist und in keinem Schulhaus fehlen sollte, wird umstellt zur Nachbildung des Gemeindereliefs. Die Gemeindegarte entsteht an der Wandtafel und wird von den Schülern nachgezeichnet. Geschichtliche, wirtschaftliche und naturkundliche Gegebenheiten und Merkwürdigkeiten aus der Gemeinde schließen sich leicht in diesen lebensvollen Rahmen ein und haften fest im Gedächtnis. Für die ganze Klasse aber bildet dieser geographische Anschauungsunterricht eine sichere Grundlage zum Ausbauen der Erdkenntnis. W.-N.

Aus alten Chroniken. *)

Stoff zu Nacherzählungen.

Königliche Empfindlichkeit (1308).

Heinrich von Luxemburg war im Jahre 1308 deutscher König geworden. Er zog von Speyer herauf nach Straßburg und wieder zurück. Da schickten die von Straßburg ihre Boten dem Könige nach, daß er ihnen sollte ihre Freiheit bestätigen. Die Boten sprachen zum Könige: «Unsere

*) Aus Heft 48/49 der Kranz-Bücherei: «Aus Chroniken deutscher Städte.»

Herren von Straßburg haben uns zu Euer Gnaden gesandt, daß Ihr ihnen ihre Freiheit bestätigt, wie es Euere Vorfahren getan haben!» Da wollte ihnen der König keine Antwort geben weder zu Straßburg noch zu Speyer. Deshalb fuhren die Boten dem Könige nach bis Colmar. Da wurden sie von einem Vertrauten des Königs belehrt, daß sie vor dem Könige nicht sollten die von Straßburg ihre Herren nennen. Nun gingen die Boten wieder vor den König und sprachen: «Gnädiger Fürst, Euere Bürger und Diener von Straßburg haben uns zu Euer Gnaden gesandt, um ihnen ihre Freiheit zu bestätigen!» Da antwortete der König: «Ich wußte nicht, welche Herren Ihr meintet, als Ihr sprachet, Ihr wäret der *Herren* von Straßburg Boten; aber seit Ihr nun sprecht, Ihr seiet meiner Bürger von Straßburg Boten, die ich wohl kenne, will ich tun, was Ihr gefordert habt!» —

Und die Boten wurden gut abgefertigt.

(Straßburg, Königshofen II).

Bürgerlist.

1387. Desselben Jahres war *König Wenzel* zu Nürnberg und bat einen Rat, daß er ihm den Simpelu-Turm (bei der königlichen Burg) verleihen wolle. Da gab ihm dieser zur Antwort: Ja, wenn er ihm auch eine Bitt gewähren wolle, um die er ihn bäte. Da sprach der König Wenzel, er wolle das tun.

Sie verliehen ihm den Turm. Kurz darauf aber schickten sie nach dem Schlüssel zum Simpelturm. Das war nämlich ihre Bitte. Die konnte Wenzel ihnen nicht versagen. Er ward aber sehr zornig, schlug dem Rats Herrn in das Antlitz mit seiner Hand und warf die Kränze um (im Burghof) und ritt im Zorn von hinnen nach Rotenburg.

(Nürnberger Chronik, Jahrbücher des 15. Jahrh.)

Im Wechselrahmen.

Streifzüge durch unsere Lesebücher.

Der zweite Sechszweiler in den «Fabeln» von Wilhelm Hey.

In dem Lesebuch für das zweite Schuljahr ist die zweite Strophe des Gedichtes «Vogel am Fenster» weggefallen, während sie bei andern Fabeln Heys («Knabe und Vogel», «Fuchs und Ente», «Fischlein») beibehalten worden ist. Man darf in diesem Vorgehen einen Mangel an Folgerichtigkeit erblicken, denn die Gründe, die bei dem erstgenannten Gedicht für das Weglassen der Schlußstrophe sprechen, treffen in noch stärkerem Maße bei den andern zu. Otto Karstädt ist in seinem für den Deutschunterricht auf der Unterstufe ungemein wertvollen Buche «Dem Dichter nach. Schaffende Poesiestunden» (3. Auflage, Julius Beltz, Langensalza), näher auf die

Frage des zweiten Sechszehlers eingegangen. Die zweite Strophe ist eigentlich ein höchst überflüssiges Anhängsel zu den Bildchen, die der Dichter der Kinderwelt in den ersten Strophen geschenkt hat. Sie ist rein äußerlich angeklebt, nicht aus dichterischer Lust am Schaffen erwachsen. Der Buchhändler Perthes hatte den 24jährigen Maler Otto Speckter zur Illustrierung der Hey'schen Gedichte angeregt. Es stellte sich dann heraus, daß die Buchseiten zu viel weißen Raum aufweisen würden, wenn nur eine Strophe Text unter dem Bilde stände. Der Dichter ließ sich dann zur Abfassung der zweiten Strophe bewegen, die meist ohne dichterischen und sprachlichen Wert ist und sich in Wiederholungen und moralisierenden Betrachtungen gefällt. Karstädt macht darum den Vorschlag, die zweite Strophe in der Regel wegzulassen. Er läßt die zweite Strophe nur dann gelten, «wenn sie der ersten wenigstens annähernd an Wert gleichkommt». Das trifft seiner Meinung nach bei dem Gedicht «Vogel am Fenster» zu, da er dabei auch die zweite Strophe zur Besprechung heranzieht. Daß man aber auch anderer Meinung sein kann, zeigen die Bearbeiter des von dem katholischen Lehrerverband des deutschen Reiches und dem Verein katholischer deutscher Lehrerinnen gemeinsam herausgegebenen Lesebuches für das zweite Schuljahr. Während die Ausgabe «Im Kinderland» (Westfalen) das Gedicht verkürzt bringt, räumt die Ausgabe «Frohe Stunden» (Ostpreußen), die «Knabe am Fenster» und «Fischlein» ganz bringt, bei den Stücken «Fuchs und Ente», «Vogel am Fenster» und «Pferd und Sperling» mit der zweiten Strophe auf.

P. N.

Dem Leiter des „Deutschen Instituts für wissenschaftliche Pädagogik“ zum 50. Geburtstag.

Dr. Max Ettliger, der Leiter des «Deutschen Instituts für wissenschaftliche Pädagogik» in Münster in Westf. begeht am 31. Januar des Jahres seinen 50. Geburtstag. Als katholisches Lehrerorgan wollen wir die Gelegenheit benutzen, in einer bescheidenen Skizze auf diesen um die katholische Pädagogik hochverdienten Gelehrten hinzuweisen. Wir maßen uns dabei nicht an, eine kritische Würdigung seiner Schriften zu unternehmen.

Übrigens befaßt sich nur ein kleiner Teil seines literarischen Schaffens mit pädagogischen Fragen. Viele von uns kennen M. E. als feinsinnigen Bearbeiter der Literaturgeschichte von Lindemann, als langjährigen Herausgeber des «Literarischen Ratgebers für die Katholiken Deutschlands», als Herausgeber der bekannten «Sammlung Kösel». Der Tierpsychologie sind seine Schriften: «Der Streit um die rechnenden Pherde» und «Beiträge zur Lehre von der Tierseele und ihrer Entwicklung» gewidmet. Philosophischen Fragen gelten seine gesammelten Aufsätze: «Philosophische Fragen der

Gegenwart» und seine «Geschichte der Philosophie von der Romantik bis zur Gegenwart» (Bd. 8 der «Philosophischen Handbibliothek»), in der er ein wirklich übersichtliches Bild der philosophischen Entwicklung des 19. Jahrhunderts bietet. Von der Philosophie kommt Ettliger zur Pädagogik, und untersucht in einer 1925 erschienenen Schrift die «philosophischen Zusammenhänge in der Pädagogik der jüngsten Vergangenheit und Gegenwart». Auch diese Schrift zeichnet sich durch lichtvolle Darstellung aus. 1921 hatte M. Ettliger ein Bild des «Christlichen Idealismus des Erzieherberufes» gezeichnet, 1926 hat endlich das von ihm herausgegebene «Pädagogische Handbuch» im Münsterverlag zu Münster zu erscheinen begonnen. Dort erscheint auch die «Vierteljahrschrift für wissenschaftliche Pädagogik» zu deren hervorragendsten Mitarbeitern Ettliger gehört und die Eigentum des Deutschen Instituts für wissenschaftliche Pädagogik ist, dem der Jubilar als Leiter vorsteht. Über das Institut, seine Aufgabe, Gründung und Entwicklung haben wir zu wiederholten Malen berichtet. Von ihm aus wird der wissenschaftlichen Pädagogik im Sinne der katholischen Weltanschauung die Vertretung erwachsen, die ihrer Bedeutung entspricht. Dem ersten Leiter dieses für die internationale katholische Pädagogik bedeutungsvollen Instituts gilt darum bei Gelegenheit seines 50. Geburtstages unser Wunsch: *Ad multos annos!*

Theodor Bassing †

Weil er durch seinen Bildungsgang einer der unsern war, wenn auch kurz vor dem Abschluß seiner Studien sein Lebensweg vom Schulhaus wegführte zum Gemeindesekretäramt seiner Vaterstadt, wollen wir an dieser Stelle des guten Bürgers, des vorbildlichen Katholiken, des goldnen Menschen gedenken, der in Theodor Bassing dahingegangen ist. Und weil er uns Lehrern vorbildlich war in seiner rührenden Heimatliebe. Ihm war Heimatkunde kein Schlagwort, sondern Herzenssache. Und so hat er in unablässiger Arbeit, nach der Fron der gewissenhaft besorgten Amtsgeschäfte die stillen, nächtlichen Stunden dazu benutzt, um Stein auf Stein zu türmen zum stolzen Bau einer Geschichte der Stadt Vianden. Vianden hat schon in einigen seiner besten Söhne Geschichtsschreiber gefunden. Theodor Bassing war ihr würdiger Fortsetzer. Was er in der Erforschung der Geschichte Viandens geleistet hat, ist erstaunlich. Seine Heimatstadt wird es ihm nie vergessen. Uns Lehrern aber bleibt er ein unerreichbares Vorbild, an dem wir lernen können, was Liebe zur Sache und zähes Streben vermögen.

Schriften von Theodor Bassing: Zustand der Stadt und Grafschaft Vianden 1794/1816 (95); Fremdenführer für Vianden und Umgebung 98;

Beiträge zur Geschichte des Schlosses und der Herrschaft Falkenstein 00; Die Männer- und Jünglingskongregation in Vianden 00; Sagen u. Legenden der Stadt Vianden und ihrer Umgebung 04; Das Gnadenbild in der Wallfahrtskapelle Porbrëtchen bei Vianden 11; Geschichte der Schloßburg Vianden 13; Geschichte der Kommenden, der Tempelherren und der Johanniter zu Roth bei Vianden 14; Führer durch Vianden 22; Vianden bei der französischen Zwangsherrschaft (1795—1815) 24; Verzeichnis der Amtmänner der Grafschaft Vianden (1391—1795) 25.

Un brevet d'il y a cent ans

Certificat d'admission provisoire comme institutrice.

La *Commission d'Instruction* dans le Grand-Duché de Luxembourg, agissant en vertu de l'art. 11 de l'instruction provisoire pour les Inspecteurs des écoles et les Commissions d'instruction dans les Provinces méridionales du Royaume et le Grand-Duché, en date du 20 mai 1821, N° 11^e;

· Ayant examiné les certificats de bonne conduite civile, morale et religieuse de la Demoiselle Scheuer, Catherine, née au Rollingergrund, le 28 décembre 1812, domiciliée au Rollingergrund, faisant actuellement les fonctions d'institutrice dans la commune de Sur la proposition de l'Inspecteur des écoles du district, et avec l'approbation de l'administration de

Déclare que la Demoiselle Scheuer, Catherine, est comprise dans la catégorie des *Institutrices exerçant actuellement à titre légal*, et est autorisée à continuer librement ses fonctions pendant le terme de *deux années*, à compter du 1^{er} juin 1828. Cette autorisation n'est valable qu'aussi longtemps qu'elle ne change pas d'école, auquel cas elle est obligée de se soumettre aux formes voulues par l'art. 9 de l'instruction précitée, dont la disposition est applicable à tous ceux, qui dorénavant seront autorisés à donner l'instruction. Dans tous les cas elle sera tenue, après l'expiration du terme de *deux années*, à se présenter à la Commission d'instruction pour le renouvellement de son certificat, qui alors pourra être prolongé, après ou sans nouvel examen, suivant que décidera la Commission.

Luxembourg, le 16 août 1828.

Pour le Président, *Trausch*,

Le secrétaire, *Gellé*.

Rundschau. — Revue

Luxemburg.

Aus Neubelgien. — Im «Landboten», dem Organ der landwirtschaftlichen Kreisverbände Eupen und Malmédy erschien am 18. Dezember ein eingesandter Artikel unter dem Titel: Luxemburger Lehrpersonen im deutschsprechenden Gebiete von Neubelgien.

Der Einsender eifert gegen das vorgebliche Bemühen verschiedner lux. Junglehrer, die belgische Staatsangehörigkeit zu erwerben und damit ihre endgültige Anstellung in Neubelgien. Der Standpunkt des Einsenders läßt sich vertreten, wenn er mit eigenem Überschuß an jungen einheimischen Lehrkräften begründet wird. Stützt sich aber, wie hier, die Begründung besonders auf die kraßegoistische Erklärung: Jeder ist sich selbst der Nächste, so offenbart dies die niedrige Denkart des kurzsichtigen Auch- und Nur-Patrioten.

Unsre jungen Leute waren also gut genug, um während langer Jahre die wenig dankbare, unangenehme Übergangsarbeit zu leisten. Nun man ihrer Dienste entraten kann, mögen sie tun nach dem bekannten shakespeareschen Ausspruch. Übrigens traut der Einsender der Handvoll lux. Junglehrer etwas viel zu, wenn er von ihrer Wirksamkeit eine «Verluxemburgerung» der neubelgischen Gegenden befürchtet. Allons donc! Herr Einsender! Keine Übertreibung!

Mir scheint übrigens, die Spitze richtet sich nicht nur gegen die Luxemburger, sondern, so nebenbei, auch gegen die Kandidatinnen aus Altbelgien, die in deutschsprachigen Gegenden angestellt wurden. Oder sollte vielleicht der Einsender auf diese besonders abgezielt haben und nur — Banghase ist mein Name — des Scheines wegen auch unsre Landsleute angerempelt haben.

«Fair» nennt man solche Handlungsweise nicht. Unsern Junglehrern mag sie zur Warnung dienen.

Es müssen Wege gefunden werden, um unsern Kollegen, die im Ausland ihr Brot erbetteln müssen, ein Wirkungsfeld hierlands zuzuweisen. Vielleicht ließe sich durch zwangsweise Aufteilung aller Klassen über 45 manche freie Stelle schaffen. Dieser Vorschlag des deutschen Junglehrervereins verdient auch bei uns erwogen und gegebenenfalls verwirklicht zu werden.

France.

L'écolier le plus cher de France. — Certains journaux ont organisé autrefois un concours pour désigner «la plus belle femme de France». Aujourd'hui, nous sommes heureux de présenter au public «l'écolier le plus cher de France».

C'est à l'école de Saint-Jean-sur-Vilaine (Ille-et-Vilaine) que revient l'honneur de l'avoir élevé.

En trente ans, les deux écoles laïques, l'une de garçons, l'autre de filles, de ce village n'ont eu qu'un unique élève, le fils du cantonnier.

Les frais de cette éducation exceptionnelle atteignent le chiffre respectable de 212.000 fr.

Nous avons pu nous procurer l'adresse de ce jeune phénomène et nous lui avons demandé une interview par écrit. Malheureusement, nous avons appris qu'il fallait renoncer à l'espoir de recevoir jamais sa réponse: l'écolier le plus cher de France est complètement illettré.

(La Vie Catholique).

Pour l'enseignement des congrégations. — La France paye lourdement, à l'heure actuelle, la faute commise par le vote des lois de proscription.

A l'intérieur elle se trouve atteinte dans ses œuvres vives par la dénatalité.

A l'étranger les meilleurs pionniers de la culture et de l'influence française, les écoles congréganistes sont menacées de disparaître par le manque de recrutement.

Un groupe d'intellectuels français de toutes les opinions politiques et philosophiques, s'alarmant de la gravité de cette situation, vient d'adresser à M. Poincaré une pétition en faveur des congrégations missionnaires. Cette adresse, on peut la résumer en une seule phrase: Qu'il soit permis aux congrégations d'ouvrir dans la métropole des noviciats destinés à former le personnel des écoles françaises à l'étranger, dans les colonies et dans les pays de protectorat.

On lira avec le plus vif intérêt les noms des quarante signataires de ce document important dont la plupart sont connus à nos lecteurs:

Charles Richet, professeur honoraire à la faculté de médecine.

Pierre Janet, professeur au Collège de France.

Paul Janet, professeur à la Sorbonne.

Glutz, professeur à la Sorbonne.

Fougères, professeur à la Sorbonne.

Termier. — *Levy-Bruhl*, professeur honoraire à la Sorbonne.

Gabriel Bertrand, professeur à la Sorbonne.

Hadamard, professeur au Collège de France.

Ch. Diehl, professeur à la Sorbonne.

Moret, professeur au Collège de France.

Truchy, professeur à la faculté de droit, membres de l'Institut.

G. Dumas, professeur à la Sorbonne.

Roger, doyen de la faculté de médecine.

Vaquez, professeur à la faculté de médecine.

Léon Bernard, professeur à la faculté de médecine.

Brumpt, professeur à la faculté de médecine.

Pierre Duval, professeur à la faculté de médecine.

Doléris, accoucheur honoraire des hôpitaux.

J. Babinsky, médecin honoraire des hôpitaux.

E. Gley, professeur au Collège de France.

L. Lapique, professeur à la Sorbonne.

Sergent, professeur à la faculté de médecine.

Marchour, professeur à l'Institut Pasteur.

Marcel Lobbé, professeur à la faculté de médecine.

Capitan, chargé de cours au Collège de France.

J.-L. Faure, professeur à la faculté de médecine, membre de l'Académie de médecine.

Lanson, directeur de l'Ecole normale supérieure.

Piéron, professeur au Collège de France.

Abraham, professeur à la Sorbonne.

Laugier, chef des travaux de physiologie à la Sorbonne.

P. Hazard, professeur au Collège de France.

Blondel, professeur à la faculté des lettres de Strasbourg.

Martininche, professeur à la Sorbonne.

Ronze, professeur agrégé d'histoire, ancien professeur à l'Université de Buenos-Aires.

G. Jèze, professeur à la faculté de droit.

Germain-Martin, professeur à la faculté de droit.

Abel Rey, professeur à la Sorbonne.

De la Pradelle, professeur à la faculté de droit, directeur de l'Institut des hautes études internationales.

Hourtica, professeur à l'École des beaux-arts.

On constatera que cette adresse est signée de professeurs venus de tous les points de l'horizon intellectuel et religieux. Il s'y trouve des catholiques et des protestants avec des juifs et des libres-penseurs. L'hommage rendu aux religieux porte ainsi toute sa signification. Il n'est pas douteux que ce document important ait satisfaction assez rapidement.

Deutschland.

C. H. Becker und die pädagogischen Akademien. — Der preußische Unterrichtsminister setzt sich in einer bemerkenswerten Broschüre mit den Gegnern der neugegründeten pädagogischen Akademien auseinander. Wir greifen einiges aus dieser wertvollen Kampfschrift heraus, das auch unsre Leser interessieren wird.

Den Freunden des alten Seminars hält er entgegen:

«Das alte Seminar hatte noch die unüberbrückbare Kluft zwischen Volksschule und Höherer Schule zur Voraussetzung. Damals stand ja auch die Volksschule noch im Kampf mit dem Analphabetentum, während sie seit Jahrzehnten und besonders heute ein ganz hochentwickeltes Volksbildungsinstrument ist, über dessen Bildungserfolge, wenn er sie wirklich künnte, mancher sich wundern würde, der heute noch hochmütig darauf herabsieht. . . . Dieses hochentwickelte Volksschulwesen braucht nun allerdings Lehrer, die wirklich mitten in unsrer deutschen Bildung stehn und die Methoden der Vermittlung dieser Bildung voll beherrschen.

Die oft betonten Gefahren,

«daß ein wirklich an der höhern Bildung teilhabender Mann sich nie dazu hergeben werde, sein Leben lang Bauern- und Arbeiterkindern Lesen, Schreiben und Rechnen beizubringen, von der mangelnden Anziehungskraft isolierter ländlicher Schulstellen ganz zu schweigen,

rückt er in das richtige Licht, wenn er fortfährt:

«Das Übel, das mit jeder solchen Stelle verbunden ist, wird durch gesteigerte Bildung nicht größer, sondern kleiner. Man denke nur an so manchen Dorfpfarrer, den gerade seine bessere geistige Schulung dazu befähigt, sich in der Stille weiterzubilden, ein geistiger Mittelpunkt für den ganzen Ort zu werden und schließlich — und das ist für den künftigen Lehrer in gleicher Lage die Hauptsache — seinen Beruf in einer im Betrieb der Großstadt nicht zu verwirklichenden Weise zu vertiefen. Dazu gehört natürlich eine bessere Ausbildung als bisher, dazu gehört ferner ein ethisches Standesbewußtsein, das den Volksschullehrerberuf nicht als Durchgangsstufe im sozialen Aufstieg auffaßt, sondern als eine den ganzen geistigen Menschen erfüllende Lebensaufgabe im Dienst an unsrer Jugend und an der Zukunft unsers Vaterlandes. Diese volkspädagogische Einstellung im höchsten Sinn des Wortes ist es, die wir von unsern künftigen Volksschullehrern erwarten dürfen.

Auf die Frage: Warum nicht Universitätsbildung? antwortet der Minister wie folgt:

«Die Gründung selbständiger Pädagogischer Akademien in Preußen ist nicht etwa deshalb erfolgt, weil man den Volksschullehrern eine der Universitätsbildung gegenüber minderwertige Ausbildung geben wollte, sondern weil man die Universitäten in ihrer

«historisch gewordenen Zweckbestimmung für völlig ungeeignet hielt, diese große neue Aufgabe mit zu übernehmen. Dabei hat die oft dafür ins Feld geführte Raum- bzw. Überfüllungsfrage keine Rolle gespielt. . . Gerade die Erfahrungen mit der Oberlehrerbildung sind der Hauptgrund dafür, die Universitäten für die eigentliche pädagogische Ausbildung für ungeeignet zu halten.

Besonders scharf lehnt Becker die philosophischen Fakultäten als Pflanzstätten der künftigen Volksschullehrer ab.

«Die Pädagogischen Akademien sollen nicht weniger, sie sollen *mehr* als Wissenschaft betreiben. Daß der alte Seminarbetrieb wiederkehren könnte, wird schon dadurch ausgeschlossen, daß die Studierenden sämtlich die Höhere Schule absolviert haben, also den auch für die Anfänger auf der Universität genügenden Grad wissenschaftlicher Denkfähigkeit und Anschauung mitbringen. Das Lehrziel ist allerdings nicht wie auf der Universität ein Fach, sondern der Mensch, und die Methode nicht die der reinen, sondern der angewandten Erkenntnis. . . Kritik und Ehrfurcht sind die beiden Komponenten des eigentlich Akademischen. Sie muß die Pädagogische Akademie so gut pflegen wie die Universität. Wenn sie sie aber pflegt, ist sie auch jeder andern Hochschule ebenbürtig.»

Schon aus diesen Stichproben merkt man, daß Minister Becker hier die Bildungsfrage der künftigen Volksschullehrer von hoher Warte aus und in ihrem Zusammenhang betrachtet und daß er das «freudige Vertrauen» verdient, um das er bei den preußischen Lehrern wirbt.

Wilhelm Rein zur Schulpolitik. — Im Anschluß an die oben erwähnte Schrift Dr. C. H. Beckers erklärt Prof. Rein in Jena in der «Vierteljahrsschrift für philosophische Pädagogik» (Heft 3, November 1926) u. a.: «Durch keine Schulgesetzgebung, welche die neutrale Staatsschule als Regel einsetzt, können wir die nun einmal bestehenden konfessionellen und weltanschaulichen Gegensätze in unserm Volke überwinden. Wir haben nur die Möglichkeit, durch echte Duldung die vorhandenen Gegensätze zu entgiften. Schiedlich-friedlich, das muß die Lösung sein, der schon vor mehr als 60 Jahren der niederrheinische Volksschullehrer *Fr. W. Dörpfeld* in seinem Fundamentstück zur Theorie der Schulverfassung Ausdruck verliehen hat. Wäre man ihm gefolgt, dann hätten viel unnötige Aufregungen und Kämpfe vermieden werden können.

Wie es scheint, setzt sich die Wahrheit, schon lange in der wissenschaftlichen Pädagogik dargelegt und begründet, heute im Kreise der Staatsmänner durch. Denn es ist wohl anzunehmen, daß der neue Entwurf des Reichsministers Kütz nicht allzuweit von dem Standpunkt des Preußischen Staatsministers abweichen wird. *Vielleicht hören die Leiter des Deutschen Lehrervereins aufmerksamer die Stimmen dieser Männer an, als die ihrer Berufsgenossen, welche sie mit Leidenschaft bekämpften, sobald sie sich von der Vereinsdogmatik entlernen. Sie müssen in diesem Betracht umlernen, so schwer es auch sein mag.* Wir können demnach dem neuen Schulgesetzentwurf mit Vertrauen entgegenblicken und die Hoffnung hegen, daß mit ihm der Schulfriede in unser so vielfach zerklüftetes Volk einziehen werde. Die großen politischen Parteien stehen auf dem Standpunkt des Elternrechts und ziehen daraus ihre Folgerungen. Auch Staatssekretär Schulz kommt in seiner Broschüre «Der Leidensweg des Reichsschulgesetzes» zu keinem andern Ergebnis. Er schreibt Seite 158: «Wir hätten dann drei große Schulen in Deutschland. 1. Die Bekenntnisschule (die katholische, evangelische, jüdische. 2. Die Gemeinschafts-(Simultan)-Schule. 3. Die weltliche Schule. Demnach kämen alle großen Richtungen zu ihrem Recht. Jeder Erziehungsberechtigte hätte die

Möglichkeit, sein Kind in eine seiner Neigung entsprechende Schule zu schicken. Eine äußerlich erkennbare Rangordnung der drei Schularten wäre nicht vorhanden.»

Stimmen darin Zentrum, Deutsch-Nationale, Deutsche Volkspartei, Demokratische Partei, und Sozialdemokratie überein, so ist damit ein Schulgesetz gesichert, wie es den Forderungen der wissenschaftlichen Pädagogik entspricht, die sich dann sagen kann, daß sie Jahrzehnte lang nicht umsonst gearbeitet hat.

(Sperrungen von uns. D. R.)

Luxemburger Lehrer-Unterstützungsverein.

I. Kassenbericht pro 1926.

Am Sonntag, den 2. Januar 1927, versammelten sich in der Wohnung des Sekretär-Kassierers zu Weimerskirch unter dem Vorsitz des stellvertr. Präsidenten die unterzeichneten Revisoren, um die durch Art. 34 der Statuten vorgesehene Prüfung aller Bücher und Schriftstücke des Vereins vorzunehmen.

Diese Bücher weisen nach:

A. Vermögen am 1. 1. 1926 fr. 50.774,—

B. Einnahmen:

1. Beiträge	14.047,70
2. Rückstände	136,—
3. Zinsen	2.607,90
4. Staatssubsid	2.439,—
5. Überschuß der Erhebungsgebühren	28,—
6. Differenz zwischen Nominal- und Realwert des unter pari getätigten Ankaufs von Obligationen	5.100,—
	24.358,60

75.132,60

C. Ausgaben:

1. Sterbefälle:	
a) 14 Männer, b) 1 Frau, c) 1 Witwe	11.550,—
2. Waisenkasse	766,65
3. Entschädigung des Sekr.-Kassierers	750,—
4. Reise- und Portoauslagen	213,55
5. Jahresbericht und andere Druckarbeiten	123,25
6. Kranzspende	225,—
	13.628,45

D. Vermögen am 1. 1. 1927 fr. 61.504,15

Dieses Vermögen besteht aus:

1. Wertpapiere	fr. 55.500,—
2. Sparkasse	4.665,30
3. Kasse	1.338,85
	61.504,15

E. Zunahme des Vermögens pro 1926:

61.504,15 — 50.774 = 10.730,15 fr.

F. Realwert des Vermögens am 1. 1. 1927:

1. 30.000 fr 6% Obligationen à 83 fr.	24.900,—	
2. 25.500 fr 3½% Obligationen à 70 fr.	17.850,—	
3. Sparkasse und Kasse	6.004,15	
		48.754,15
Realwert am 1. 1. 1926		39.249,—

Zunahme des Realwertes fr 9.505,15

Vorstehende Jahresrechnung wurde heute von der unterfertigten Revisionskommission unter Einsicht aller Belege geprüft und richtig befunden.

Weimerskirch, den 2. Januar 1927.

BASSING, LUTGEN, STAUDT.

II. Personalchronik.

1. Zahl und Alter der Mitglieder:

Alter	19—30	31—40	41—50	51—60	61—70	71—80	81—90	Total
Männer	13	87	91	108	74	35	4	412
Frauen	20	78	83	85	62	14	2	344
Witwen		1	9	19	25	10	2	66
	33	166	183	212	161	59	8	822

2. Im Laufe des Jahres sind beigetreten:

1 Mann und 4 Frauen.

3. Ausgetreten sind 2 Männer und 1 Frau.

4. Gestorben sind 14 Männer, 1 Frau und 1 Witwe.

5. Die *Waisenkasse* zählte 19 Mitglieder, wovon 2 Doppelwaisen. 3 Waisen erreichten ihr 18. Lebensjahr; da keine neue Waise hinzukam, beginnt das Jahr 1927 mit 16 Waisen.

6. Im Laufe des Jahres traf den Verein ein schwerer Verlust: Am 3. September starb in Esch der langjährige Präsident Herr *Franz Theisen*. Als im Anfang seines Bestehens der Verein auf recht schwachen Füßen stand, da gehörte Herr Theisen zu jener auserlesenen Schar von Männern, die keine Mühe, kein Opfer scheuten, den Verein zu einer gesunden und segensreichen Entwicklung zu führen. Und als Herr Theisen Vorstandsmitglied und Präsident geworden, da leistete er eine Summe von Arbeit, von der die meisten Mitglieder keine Ahnung hatten. Fast alle aber haben wohl die Gelegenheit gehabt, die unübertreffliche Meisterschaft zu bewundern, mit der er unsere Versammlungen leitete und die glühende Begeisterung, die er dem schönen Werk entgegenbrachte. Sein Name bleibt für immer eingetragen ins goldene Buch des Lehrer-Unterstützungsvereins.

Dem verdienstvollen Präsidenten folgte gar bald im Tode sein treuer Mitarbeiter Herr *J. Baptist Müller-Luxemburg*. 20 Jahre lang besorgte Herr Müller die Geschäfte des Vereins. Er tat dies mit großer Sachkenntnis und führte die ihm anvertrauten Bücher auf so musterhafte Weise, daß jedes Jahr die Revisoren ihn zu seiner Geschäftsführung beglückwünschten. Als seine Kräfte schwanden, legte er das schwere Amt nieder, verblieb aber Vorstandsmitglied bis zu seinem Tode.

Den beiden lieben Kollegen gegenüber brachte der Verein seinen letzten Dank zum Ausdruck, indem er einen Kranz an ihrer Bahre niederlegte.

III. Hauptbestimmungen der Statuten.

1. Alle Lehrpersonen sowie ihre Gattinnen werden *aufgenommen* bis zum vollendeten 42. Lebensjahre.

2. Der *Jahresbeitrag* wird festgesetzt nach dem Alter, das ein Mitglied zählt am Tage des Eintrittes.

Dieser Beitrag ändert nicht bei zunehmendem Alter; er beträgt:

wenn beim Eintritt das Mitglied	19—24 Jahre zählt,	18 fr.
»	»	25—30 » 20 »
»	»	31—36 » 24 »
»	»	37—42 » 30 »

Die Gattinnen zahlen die Hälfte dieser Sätze.

3. Frühere Mitglieder haben im Jahre 1927 Anrecht auf eine *Sterbefallsumme* von 900 fr.

Neue Mitglieder haben im ersten Jahre Anrecht auf 200 fr.; diese Summe steigt jedes Jahr um 200 fr. bis zu 1000 fr.

IV. Bemerkungen.

Mitglieder, die *heiraten*, sind gebeten, dem Vorstand Name und Geburtsdatum der Gattin anzugeben.

Da die *Posterhebungsgebühren* bedeutend gestiegen sind, wird jedem Bericht ein Scheckformular beigelegt, auf dem der Beitrag vermerkt ist; wir bitten unsere Mitglieder, ihren Beitrag *sofort* einzusenden. (Porto 25 cts., selbst wenn mehrere Beiträge auf einem Formular eingesandt werden).

8 Tage nach Zustellung des Berichtes werden die noch ausstehenden Beiträge durch die Post erhoben.

An alle unsere Kollegen, die noch nicht beigetreten sind, richten wir die dringende Bitte, ihren Beitritt unverzüglich anzumelden. In keiner Versicherungsgesellschaft finden sie solch günstige Bedingungen; außerdem wäre es sehr traurig, sollte das schöne Werk, das ältere Kollegen mit soviel Opfergeist gründeten, verkümmern und schließlich zu Grunde gehen, weil es am nötigen Nachwuchs mangelt. Das werden unsere jüngeren Kollegen nicht wollen.

Luxemburg, den 3. Januar 1927.

Der Vorstand:

J. J. Raus-Dalheim, stellvertr. Präsident;

J. P. Kieffer-Hamm, stellvertr. Vizepräsident;

N. Schmit-Weimerskirch, Sekretär-Kassierer.

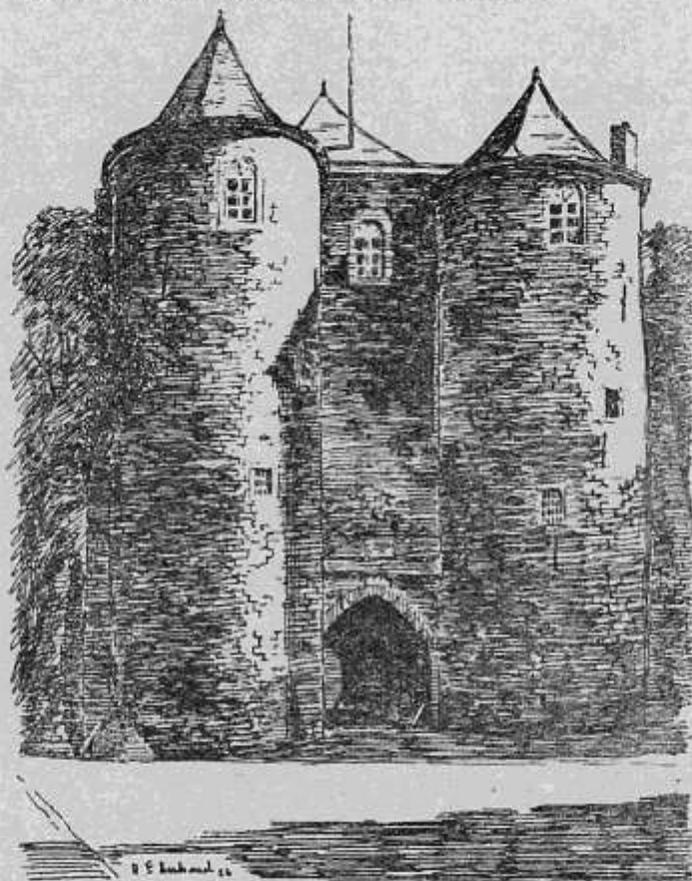
L'Art à l'Ecole

Une nouvelle série de cartes illustrées.

Aux touristes et amateurs du passé de notre ville un jeune artiste, M. Eberhard, s'est recommandé par la publication, chez Ed. Nimax, Luxembourg, de 18 cartes illustrées ayant pour objet: *les anciennes portes de la ville*.

Cette intéressante collection nous apprend que quelques-unes de ces portes, noircies par le temps, et habillées abondamment de lierre, cachent une existence de plus de dix siècles, telles que la «Huelepuert», à l'entrée du Breitenweg et l'«Alpuert» du Marché-aux-Poissons. Celles du château et du parc Mansfeld (1563) nous rappellent la domination espagnole. Les portes d'Eich et des Bons-Malades doivent leur existence

à Vauban (1685), alors que celles de Malakoff et d'Olizy (1855—1860) nous viennent de l'époque plus récente où Luxembourg avait une garnison prussienne.



Et ces vestiges vénérables d'un autre âge, qui excitent aujourd'hui la curiosité de paisibles touristes, outre qu'ils présentent un grand intérêt architectural, restent là comme des témoins inébranlables d'un passé parfois douloureux pour nos ancêtres. C'est dire que ces cartes sont des documents précieux à l'appui de notre histoire nationale. Reproduite en bistre sur papier jaune clair, M. Eberhard a su rendre le charme particulier qui se dégage de ces vestiges de l'ancienne forteresse.

Le Comité de l'Art à l'École recommande chaleureusement ces cartes à titre de récompenses scolaires. L.

* * *

Concours de dessin.

La société de l'Art à l'École, désireuse de stimuler l'intérêt pour le dessin, organise les concours suivants:

- a) Pour les élèves des écoles primaires: Silhouette d'une lampe ou d'un bougeoir, à reproduire sur une carte postale.

- b) Pour les écoles primaires supérieures de garçons: Couverture décorative pour un catalogue de jardinier (dimensions: 16 × 24 cm.).
- c) Pour les écoles primaires supérieures de filles: Composition décorative pour un sachet à mouchoirs (grandeur d'exécution: 22 × 28 cm.).
- d) Pour les cours postcolaires: Quelques outils de mon métier (grandeur de la feuille: 22 × 28 cm.).
- e) Pour l'École normale d'institutrices et les Lycées: Projet de décor pour un plateau en verre de forme ronde (diamètre: 22 cm.).
- f) Pour les élèves des Gymnases, des Ecoles industrielles et de l'École normale d'instituteurs: Frontispice pour le programme d'une conférence sur le «Rénert» de Rodange (grandeur d'exécution: 12,5 × 19 cm.).
- g) Pour les instituteurs et les amateurs d'Art: Une croix des champs (grandeur d'exécution: 16 × 22 cm.).

Les concurrents sont priés de bien vouloir coller les dessins par le bord supérieur sur une feuille de carton perforé en haut, de manière à pouvoir être suspendu. Les compositions devront être adressées à M. J. Logeling, président de l'Art à l'École, avant le 1^{er} avril prochain. Un jury statuera sur le résultat du concours et décernera des diplômes et des vases aux auteurs des meilleurs dessins, que le Comité se propose en outre d'exposer. Les amis de la société sont priés de bien vouloir seconder ses efforts en prenant une part active à ce concours.

J. LOGELING, président.

J. KOHLL, secrétaire.

Luxemburger Novitäten

Nic. Bliwer: Luxemburger Gaudeamus. Taschenliederbuch für die Jugend. Verlag Huss, Luxemburg.

Ein Buch, das sich bereits seinen Platz gesichert hat, weil es einem Bedürfnis entspricht. Die Auswahl ist geschickt und feinsinnig getroffen und sorgsam durchgearbeitet. Sie birgt einen wirklichen Schatz gediegener Volkslieder verschiedenster Art. Die meisten sind zweistimmig gesetzt in einfacher, klangschöner Form. Unse Jungburschen und Pfadfinder vor allem werden dieses Liederbuch mit Jubel aufnehmen und rasch lieb gewinnen. Auch allen Lehrpersonen sei dieses, mit erlesenem Geschmack zusammengestellte Liederbuch warm empfohlen. Sie werden darin manch altbekannte Weise wiederfinden, die sie anderweitig vergebens gesucht. Druck und äußere Ausstattung sind vorzüglich. Der Preis für das 300 Seiten starke Buch ist bescheiden.

La Situation légale de l'Eglise catholique au Grand-Duché de Luxembourg par Nicolas Majerus, Docteur en droit canonique, Docteur en droit (Luxembourg, Imprimerie St. Paul 1926), 264 p.

Reisebilder aus dem Morgenland. Erinnerungen einer Pilgerfahrt nach dem Hl. Land, von P. Reuter. Mit 8 Abbildungen im Text (Verlag: Luxbg. Kath. Volksverein, Luxbg.), 147 S.

Die Geschichte eines Ardennerdorfes, von Anton Guill (St. Paulus-Druckerei, Luxemburg 1926), 120 S.

Drei Neuerscheinungen, denen von berufensten Stimmen in der Tages- und Wochenpresse wohlverdiente Anerkennung zu teil geworden ist. Auf die Gefahr hin,

bereits Gesagtes hier zu wiederholen, können wir nicht umhin, in unserm Blatt kurz die Bedeutung der drei Novitäten zu unterstreichen.

Die gesetzliche Stellung der katholischen Kirche in unserm Lande gehört zu den Fragen, über die beim Laien allgemein die größten Unklarheiten herrschten. Das ist auch begreiflich. Gab es doch bisher kein Werk, das diesen Fragenkomplex in zusammenhängender Weise behandelte. Diesem Mangel ist nunmehr durch die meisterhafte Doktordissertation des Generalsekretärs des Volksvereins abgeholfen worden. In zwanzig Kapiteln werden alle einschlägigen Fragen juristisch und historisch beleuchtet. Dazu hat der Verfasser nicht nur gedruckte Vorarbeiten benutzt, sondern auch wertvolles Material aus dem Staub der Archive zur Stütze seiner Thesen beigebracht. Das Kapitel XIX über den religiösen Unterricht in der Primärschule bildet eine übersichtliche Darstellung der Grundlagen und der geschichtlichen Entwicklung unsers Schulwesens. Insbesondere zeigt sie, daß noch sämtliche kirchliche Oberhirten unsers Landes in mehr oder minder heftige Schulkämpfe verwickelt waren. Mit der gründlichen Studie von Prof. Louis Sinner über die Entwicklung der Lehrerbildung und der trefflichen Arbeit von Prof. Dr. Thull über Ste. Sophie und seine Geschichte ist sie eine der dankenswerten Vorarbeiten zu einer künftigen Geschichte unsers Schulwesens, die in der letzten Zeit erschienen sind.

Als die Reiseerinnerungen von Prof. Reuter im «Luxemburger Volk» zu erscheinen begonnen hatten, wurde bald der Wunsch nach einer Sammlung dieser frisch und anschaulich geschilderten Reiseerlebnisse laut. Der Zauber des Heiligen Landes wirkt auch heute noch auf das christliche Gemüt und aufmerksam, wie ein spannender Roman, wurden die Schilderungen in Stadt und Land gelesen. Sind es auch nicht die ersten Reiseschilderungen einer Fahrt ins Heilige Land aus der Feder eines Luxemburgers, so übertreffen sie doch die bisher erschienenen durch ihre fesselnde Darstellung und den gründlichen geschichtlichen Unterbau, der besonders den Gebildeten anspricht. Eine größere Anzahl Illustrationen u. eine Karte des Heiligen Landes würden bei einer neuen Auflage den Wert des Buches erhöhen. Aber auch so wie es vorliegt bildet es einen trefflichen Führer zu den Stätten, auf denen einst der Heiland gewandelt ist. Mögen viele an Hand dieser Reiseskizzen wenigstens im Geiste diese Pilgerfahrt machen.

Die Geschichte eines Ardennerdorfes. Welches ist das Dorf, das wieder seinen Geschichtsschreiber gefunden hat? Es ist Harlingen, der Geburtsort Sr. Erzbischöflichen Gnaden Herrn Dr. J. B. Olaf Fallize, dem es auch gewidmet ist. Aus dem dortigen Pfarrarchiv hat der Verfasser die Geschichte dieser Pfarrei zusammengestellt. Das ist ihr einziger Mangel; Die Beschränkung auf dieses Quellenmaterial und man kann den Wunsch nicht unterdrücken, der Verfasser möge auch das übrige Material, mit dem andere Forscher arbeiten müssen, zur Ergänzung seiner Darstellung verwerten. Denn nur selten steht einem Heimatforscher ein solch reichhaltiges Pfarrarchiv zur Verfügung, wie es die Pfarrei von Harlingen in 300 Jahren zusammengebracht haben. Von der Reichhaltigkeit dieses Archivs geben besonders die Kapitel: Pfarrei und Pfarrer, Die Pfarrkirche von Harlingen, Die Pfarrkirche, Die Schulen beredetes Zeugnis. Das Kapitel über die Schulen gibt nähere Einblicke in das Schulwesen vor der Revolution, Kulturgeschichtlich am interessantesten ist der Abschnitt über Pfarrei und Pfarrer. Alles in allem: eine Monographie, zu der wir die Ortschaft Harlingen beglückwünschen können.

Bücherschau.

Bibliographie.

L. Riboulet: Psychologie appliquée à l'éducation. 293 p. Vitte, Lyon 1926.

Si vous voulez une preuve tangible de l'excellence de ce manuel de psychologie, la voici: La première édition de cet ouvrage s'est écoulée en moins de trois mois.

Le livre de M. Riboulet ne veut être qu'un manuel destiné à l'usage des Ecoles normales et des candidats au Brevet supérieur. Comme il s'agissait en premier lieu d'un livre de classe, l'auteur a sagement laissé de côté des raisonnements et développements par trop abstraits. Essentiellement pratique, ce manuel ne prétend pas à présenter les derniers résultats de la psychologie expérimentale ni à ajouter aux travaux des psychologues ultra-modernes. Le manuel de M. Riboulet, suffisamment complet d'ailleurs, est composé, c. à d. clair à souhait et se fait lire avec agrément même par les «non-spécialistes». Nous le recommandons à tous nos lecteurs. F.

Dr. W. Kammel: Der Volkslehrer. Neue Beiträge zur Erziehungswissenschaft. — F. Schöningh, Paderborn, 1926.

Eine Heidenarbeit diese geschichtliche Untersuchung über den Volkslehrerbegriff. Trotzdem stellt sie nur eine Vorarbeit dar. Anregend und lehrreich, den Wandlungen dieses Begriffs von seinem ersten Auftauchen im Jahr 1779 bis in die jüngste Gegenwart nachzuspüren. Die Geschichte der Pädagogik der letzten 150 Jahre wird dabei in charakteristischen Ausschnitten geboten. Und die Mission des Volkslehrers aus der gewonnenen Begriffsbestimmung herausgedeutet.

Ob das Urbild des Volkslehrers sich überhaupt eindeutig feststellen läßt? Wird nicht jeder pädagogisch-psychologische Forscher andre Wertmöglichkeiten in den armen Schulmeister hineindichten, der füglich dehnbar wie ein Orgelbalg sein müßte? Wird der Lehrertypus der Zukunft ein synthetischer sein, wie R. Lehmann behauptet: die Verbindung des sozial empfindenden Mannes aus dem Volke mit dem gelehrten Humanisten? Noch ist dieser Typus nicht einmal im Embryo vorhanden, geschweige denn im Wachsen und Werden. Trotz der Unmenge der notwendigen Zitate liest die gehaltvolle Broschüre sich flüssig und angenehm. Dr. F.

Jugendbücherschau.

In dem «Literarischen Ratgeber des Borromäusvereins» nimmt die Aufzählung und Charakteristik der Jugendschriften-Reihen den ansehnlichen Raum von 25 Seiten ein. Daraus allein läßt sich schon ermessen, wie viel in unseren Tagen an der Bereitstellung guter Lektüre für die Jugend geschieht, denn wenn auch die meisten dieser Jugendschriften-Reihen nicht unbedenken für katholische Kinder empfohlen werden können, so stehen sie doch inhaltlich hoch über der Flut der Schund- und Schmutzhefte, gegen die man kürzlich in Deutschland gesetzliche Maßnahmen getroffen hat. Besonders die Einführung des Ganzbuches als Lesestoff der Volksschule hat die Zahl der Jugendschriften-Reihen rasch gefördert.

Eine Sammlung derartiger Lesestoffe ist die «Kranz-Bücherei» des Verlags Moritz Diesterweg in Frankfurt a. M., die vom Jugendschriftenausschuß des dortigen Lehrervereins geleitet wird. Die einzelnen Bändchen sind in Einband und Buchschmuck recht geschmackvoll gehalten (Jede Nummer 35 Pfg., Doppelnummer 75 Pfg.). Die bisher erschienenen 120 Bändchen lassen sich auf folgende Gruppen verteilen: Märchen

und Sagen, Meistererzählungen, Romantische Erzählungen, Abenteuergeschichten, Bücher für Mädchen, Fröhliche Geschichten, Erzählungen von Kindern, Deutsches Land und Volk, Aus fernen Landen, Naturleben, Aus vergangenen Tagen und Religiös-sittliches Erleben.

Folgende sieben Hefte sind uns zur Besprechung zugegangen:

Nr. 48/49. *Aus Chroniken deutscher Städte*. Bilder aus dem Städteleben des Mittelalters. Mit Bildern nach alten Holzschnitten. Eine äußerst reichhaltige Quellensammlung zur Kulturgeschichte des Mittelalters. Ein wertvolles Hilfsmittel, den Geschichtsunterricht in modernem Geiste zu erteilen. An anderer Stelle bringen wir zwei Proben aus dem Büchlein, in dem auch die beiden andern Kaiser aus dem Hause Luxemburg erwähnt werden.

Nr. 66. *Die Geister des gelben Flußes*. Chinesische Märchen, ausgewählt aus den «Chinesischen Volksmärchen» des Verlags E. Diederichs. Sie geben nicht nur eine Einführung in die sittlichen und religiösen Anschauungen des chinesischen Volkes, sondern überraschen auch durch die Parallelen mit den deutschen Volksmärchen (Rotkäppchen, Sieben Geißlein, Bremer Stadtmusikanten).

Nr. 67. *Von Reh und Fuchs*. Tier- und Jagdgeschichten von Hermann Löns. H. Löns hat die Naturbeschreibung erneuert. Das Bändchen bringt drei Stücke von Reh und Fuchs. Nur für reifere Jugend, weil eine gewisse Vertrautheit mit Tieren und Pflanzen zum Verständnis der Lönsschen Schilderungen erfordert ist und weil Löns reichliche Anspielungen auf das Geschlechtsleben der Tiere liebt.

Nr. 71. *Gottesfriede*. Zwei Weihnachtsgeschichten von Selma Lagerlöf.

Nr. 72. *Kindheitstage*. Erzählungen aus eigener Jugend von Selma Lagerlöf. Die unvergleichliche schwedische Schriftstellerin hat eine feine pädagogische Art, von Kindertagen und von Weihnachtstagen zu erzählen. Unnachahmbar, unerreichbar in ihrem Stimmungsgehalt und Humor sind diese Erzählungen, für die Kinder von 13 Jahren an in Betracht kommen.

Nr. 96. *Die Ratsmüdel*. Zwei Erzählungen von Helene Böhlau. Auch für diese schalkhaften Erzählungen können nur Kinder von 13 Jahren an das nötige Verständnis aufbringen. Wie denn überhaupt die ganze Sammlung viele literarische hochwertige Sachen enthält, die auch dem Erwachsenen noch willkommen sind.

Nr. 120. *Heinrich Pestalozzi*. Vom Deckel grüßt das Portrait des Pädagogen, dessen Todestag sich am nächsten 17. Februar zum 100. Male jähren wird. Aus seinen Schriften und Briefen hat Heinrich Grupe ein Lebensbild zusammengestellt, das geeignet ist, die Jugend mit diesem «Schulmeister»-Leben bekannt zu machen. Gewöhnlich nehmen ja in den «Lebensbildern großer Männer» die großen Erzieher den kleinsten Raum ein. Es war deshalb schon eine verdienstvolle Tat, als Joseph Pötsch in seinem Buch «Aus eigener Kraft» auch den Erziehern H. A. Francke, Don Bosko und Lorenz Kellner eine Stelle anwies. Hier aber wird ein ganzes Jugendbüchlein einem Erzieher gewidmet. Schon allein das Kapitel «Schulzeit» ist so lehrreich für Lehrer und Schüler, daß es verdient, allgemein beherzigt zu werden. P. N.

Vom Verlag Priebatsch, Breslau-Oppeln, geht uns kurz vor Drucklegung eine Pestalozzibroschüre zu, die als Klassenlesestoff gedacht ist: «*Der Erzieher der Menschheit*». Herausgegeben von Wilhelm Kanther, Rektor, Schweidnitz. 16 S. Inhalt: Zum Geleit; Wer war Pestalozzi? Was Pestalozzi über seine Arbeit sagt; Aus Pestalozzis Roman «Lienhard und Gertrud»; Pestalozzi-Worte. (Preis 10 Pf.).

Hofbuchhandlung J. SCHUMMER

5 Wilhelmsplatz — LUXEMBURG — Telephone 22-62

hält auf Lager: **Alphabete für Lesemaschinen** in lateinischer Druck- sowie **Schreibschrift** in großer, äußerst deutlicher Ausführung. Die jeweiligen Buchstabenformen entsprechen genau den in der Einheitsbibel abgedruckten.

Schlafzimmer, Wohnzimmer- und Küchen-Einrichtungen

einzelne Buffets, Dressoirs, Sofas,

Fauteuils, Rauchtische, Kinder-

wagen, Charretten, Kinder-

stühle, Puppenmöbel,

Faulenzerstühle



S. EPSTEIN, LUXEMBURG
ECKE GROSSTRASSE & NEUTOR-AVENUE



Englische
Bettstellen,

Bettfedern v. 8 Fr. an,

Duvets, Matratzenwolle,

Kapock, Steppdeckenwolle,

Robhaar und Woldecken,

Kopfkissen, Herren- u Knabenraglans,

Anzüge, Hosen, Herren- u. Damenstoffe,

Gardinen, Teppiche, Läuferstoffe, Congoleum.

Phot. Apparate. — Die Herren Lehrer erhalten alle Waren und Möbel auf Credit ohne Anzahlung.

Buch- & Kunsthandlung M. HAGEN, vorm. J. Heintzé Nachf.

TELEPHON 22-97

HOFLIEFERANT

8, WILHELMSPLATZ

LUXEMBURG

Schulbücher — Zeichenartikel — Schulmaterialien

Globen — Wandkarten — Lehrmittel

Sämtliche Literatur und Zeitschriften



Für gute

Haushalt-Artikel

nur

LASSNER

Luxemburg

Wilhelmsplatz

Esch-a.-Alz.

58, Alzettestr.

MAISON
SETTEGAST

LUXEMBOURG

rue du Fossé

Die empfehlenswerte
Spezialfirma für
Leinen, Bettwaren,
Stores, Rideaux,
Teppiche, Möbelstoffe

Firma gegründet 1842

Telephon 20-40

J. B. LINSTER

A. LINSTER, Nachfolger

Telefon 33-68

Luxemburg, Pariserplatz

Telefon 33-68

Spezialhaus für Schul-Einrichtungen

Lager u. Verlag von Lehr- u. Anschauungsmitteln für alle Unterrichtsfächer

Vertrieb von Schulmöbeln jeder Art
Buch- und Schreibwarenhandlung
Einrichtung von Schülerbibliotheken

Neu erschienen :

Luxemburger Schulalphabet in lateinischer Druckschrift,
herausgegeben im Anschlusse an die Luxemburger Einheitsfibel.